

Le SEM, de la visite à la visitation

Jean-Marie ONFRAY

Vous êtes responsables diocésains, et vous portez le souci de la vitalité des équipes paroissiales du Service Evangélique des Malades. Vous devez composer avec les curés qui sont seuls pasteurs sur leurs territoires. Vos équipes sont présentes dans les EHPAD (avec une convention claire et un projet) et auprès des personnes à leur domicile. Il faut se réjouir d'un maillage dense composé de personnes bénévoles désireuses de bien faire. La session que vous vivez voudrait donner plus de consistance à la mission des équipes...en partant du principe que vous parvenez à faire saisir l'enjeu de la vie en équipe. Votre réflexion porte plus précisément sur l'enjeu de la visite et à quelles conditions, elle peut devenir visitation.

D'OU VIENT NOTRE SOLLICITUDE ?

Nous n'allons pas vers les autres, simplement parce que nous avons un peu de temps disponible... De même, nous n'allons pas vers les autres pour leur faire du bien... Comment pourrions-nous savoir si nous faisons du bien ? Au mieux nous pouvons nous faire du bien ! St Vincent de Paul invitait à dire « merci » à ceux à qui on donne. « Ne vous pencher pas sur les pauvres, vous allez les étouffer » disait le père Joseph, fondateur d'ATD Quart Monde. Vouloir faire du bien n'est pas une bonne idée de départ en pastorale de la santé car c'est une illusion de croire que l'autre va être heureux grâce à moi. Je vais vers l'autre, non pour lui faire du bien, non par pitié, mais par « tendreté » (j'aime mieux ce néologisme que tendresse)... c'est-à-dire avec une vie « tendre », une vie qui se laisse toucher. Nous avons là une grande différence entre "avoir pitié" et "être pris de pitié". Le bon samaritain (cf. Lc 10) n'est pas en supériorité par rapport au blessé. Il n'a pas de pitié, il est « pris de pitié », c'est-à-dire il est pris à la matrice, là où on a des entrailles ("le fruit de vos entrailles") faites pour donner la vie. Dieu en Jésus s'identifie à celui qui est pris de pitié, qui a des entrailles et qui veut donner la vie. L'enjeu, c'est qu'au fond de moi, la dynamique de vie soit interpellée.

LE SACREMENT DE LA VISITE

Je ne vais donc pas vers l'autre parce que j'ai du temps ou pour faire du bien. Je sors de moi-même, de mon petit confort pour me mettre au service de l'autre. C'est la mission du Christ telle que nous la présente l'hymne aux Philippiens (Ph 2) « *Jésus s'est vidé pour se faire homme, esclave* »... Après le lavement des pieds, Jésus dira : « *C'est un exemple que je vous ai donné. Faites de même !* » (Jn 13). Aller vers les malades, en pastorale de la santé, c'est vouloir imiter Dieu, c'est entrer dans la mission de Dieu. C'est l'Esprit, la force de Dieu qui me conduit à vivre cela. Par là même, notre désir d'aller vers les autres apparaît vraiment comme une vocation, avec son angle subjectif (« j'ai envie de... ») mais surtout avec un angle objectif : je suis appelé, envoyé (il n'y a de vocations dans l'Eglise que des vocations objectives) en faisant passer le désir personnel à travers la grille de la mission objective et de

l'appel objectif de ceux qui sont chargés, du discernement. Nul n'est à son compte en Église. Vivre cette dimension d'envoi, de mission appelle la vie en équipe, en Église.

Le rituel de l'Église pour les sacrements des malades dit que le premier sacrement pour les malades c'est la visite : « *Tous les chrétiens ont à partager l'attention et l'amour du Christ et de l'Église pour les malades. Ils sont donc invités à prendre soin, chacun selon ses possibilités, de ceux que la maladie a frappés, à leur rendre visite, à les reconforter dans le Seigneur, à leur apporter une aide fraternelle pour tout ce dont ils ont besoin.* » Nous ne sommes pas dans le hasard d'une rencontre ! Il ne s'agit pas de croiser quelqu'un, mais bien de poser un choix. Faire un choix, c'est donner priorité et donc manquer (autre chose). Ce n'est pas une pensée (pieuse) mais une action, « un faire ». Souvenons-nous de St Jean qui invite à aimer « *non pas en paroles et par des discours, mais par des actes et en vérité* ». Il ne suffit pas de voir... Il faut se sentir impliqué, concerné. Nous ne sommes pas toujours « sur nos terres », comme le Samaritain. Il est parfois difficile de se faire proche de ceux dont nous sommes trop proches ! Le regard est dans tout pays un langage. Il exprime (souvent sans qu'on le veuille) ce qui « bouge » en nous. Il peut appeler à la vie, comme il peut nier l'autre. Les humains sont les seuls êtres vivants à se regarder durablement dans les yeux. C'est dire que le regard est d'emblée, pour nous, un échange, un partage. En regardant dans les yeux, chacun cherche ce que l'autre veut lui dire. « *Donc, si ton œil est vraiment clair, ton corps tout entier sera dans la lumière ; mais si ton œil est mauvais, ton corps tout entier sera plongé dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres y aura-t-il !* » (Mt 6, 22-23). Notre regard est le premier indice de notre relation aux autres. En un clin d'œil, nous jugeons d'une situation, souvent avec des préjugés et des a priori... Celui-ci dit notre capacité à être vulnérable... Il ne suffit pas de voir... même s'il est important de voir. Il faut poser le regard, se sentir impliqué, concerné.

ALLER VERS DES PERSONNES « VULNERABLES »

Le texte du rituel des sacrements aux malades ajoute : « *Celui qui est malade ne sera pas pour eux d'abord un malade, mais une personne : une personne affectée sans doute par la maladie, mais appelée, elle aussi, à maintenir et développer une vie de relation et d'échanges ; une personne invitée comme chaque être responsable à assumer sa vie et à faire face aux difficultés ; une personne conviée comme tout chrétien à faire de sa vie une réponse personnelle aux appels de Jésus Christ* ». Enfin notons dans le même texte : le visiteur « *saura cheminer avec chacun, et l'aider à partir de son histoire, à faire une lecture de sa propre vie, à donner un sens positif à sa situation nouvelle et à s'ouvrir aux réalités de la foi. Il ne s'agit pas de dire de bonnes paroles, mais d'abord de saisir comment chaque malade vit sa situation personnelle, selon son âge, sa maladie, son histoire, son niveau de foi...* »

La mission, dans la pastorale de la santé, nous envoie vers des gens fragilisés (pas seulement le malade, mais aussi sa famille, parfois plus fragilisée encore). Il faut savoir que c'est extraordinairement difficile de se mettre à la disposition de l'autre, de respecter l'altérité de l'autre. Quand on va vers des gens fragiles, on a toujours l'impression qu'on sait. Il peut y avoir "autruicide", c'est-à-dire que nous pouvons tuer l'autre comme autre, en ayant l'illusion qu'on sait parce qu'on a vécu la même chose ou des choses similaires. Devant les personnes

fragilisés ou blessés, il faut se souvenir de la voix de Dieu à Moïse devant le buisson ardent « *N'approche pas. Ôte tes sandales. Ce lieu est sacré* » (Ex 3). Savoir respecter le mystère d'autrui, ne pas être envahissant, sachant que trop d'affectivité peut devenir insupportable... Tenir la juste distance qui manifeste l'intérêt et respecte l'altérité de l'autre (son espace vital). La vertu de prudence est bonne conseillère lorsque je me fais proche d'un malade. Il nous revient de prendre soin des plaies morales et spirituelles, de la souffrance de l'autre qui n'est pas notre propre douleur.

L'autre n'est pas moi. La souffrance est incomparable. Aucune douleur n'est comparable. Je ne peux jamais dire « je sais bien ce que vous vivez ». Je ne peux jamais prendre la place de l'autre. Devant lui, je suis toujours en terre étrangère. L'autre restera toujours un mystère. L'affrontement à la souffrance, chacun le vit dans son registre propre et souvent c'est indicible. La vulnérabilité de l'autre est « sacré » au sens où je ne peux mettre la main dessus. Pour écouter, il faut apprendre à se taire. On a toujours des belles paroles qui donne l'illusion de colmater. Or ça colmate celui qui parle mais ça ne respecte pas la vulnérabilité de l'autre. Ecouter la souffrance, c'est se taire et se dire à soi-même que je ne comprendrai pas, mais que c'est important pour l'autre de pouvoir parler, de se dire. Par cette attitude, je laisse la place à l'autre. C'est tout l'enjeu de la chasteté : ne pas s'approprier l'autre, ne pas mettre la main sur lui. Il n'est pas ma chose. Nous devons toujours faire attention à l'inégalité intrinsèque de toute aide (celui qui reçoit se sent « en dessous »).

FAIRE NAÎTRE LA CONFIANCE DANS LE COMBAT SPIRITUEL

Auprès des souffrants, nous n'avancions qu'à mains nus, psychologiquement, spirituellement. Nous ne servons à rien ! Mais ne servir à rien est la meilleure manière d'être transparent à Dieu. Découvrir que je ne sers à rien c'est découvrir qu'on est là pour qu'un Autre "serve" à quelque chose ou plutôt qu'un Autre soit présent !

Le combat spirituel est le combat que mène tout malade quand il sait que c'est "mal parti". D'un seul coup, la mort peut être proche. La question sur le sens de la vie passée se pose. L'enjeu pour la pastorale de la santé, est d'être là, là où l'autre a l'impression que le sol se dérobe sous lui. C'est pour cela que nous ne sommes pas envoyés qu'aux chrétiens, car le sol se dérobe aussi sous les pieds de tous les hommes. Je dois entendre ce combat spirituel, même si on ne parle pas de Jésus ou si aucune demande d'Eucharistie n'est formulée. Beaucoup de gens ont l'impression que leur vie est fichue, ils n'ont plus de goût à vivre. Comment alors faire naître la confiance ?

Ce n'est pas facile car la confiance ne s'impose pas. En Marc 2, Jésus pose un pardon et une guérison en « *voyant la foi* » des porteurs du paralytique. « *Ta foi t'a sauvée.* » dit Jésus à l'hémorroïsse (Mc 5). Or les uns et les autres n'ont rien dit...ils ont exprimé une confiance. Aujourd'hui on est tellement dans la méfiance ou la défiance que « naître à la confiance », est difficile... La confiance est tellement peu évidente. Le Christ pose même la question : Lorsque le Fils de l'homme viendra sur la terre, trouvera-t-il des gens qui ont confiance et non des gens qui sont gouvernés par la peur ? Venant au nom du Christ, nous sommes là pour faire naître les conditions pour que les personnes visitées puissent dire d'une manière ou d'une autre, « vous m'avez redonné confiance ! »

Sain Paul avait raison « *C'est lorsque je suis faible qu'alors je suis fort* ». C'est lorsque j'accompagne le Christ dans sa faiblesse de moyens que je suis fort de la puissance de Dieu qui donne vie... en faisant naître de la confiance chez l'autre. Nous pouvons faire ainsi entendre une bonne nouvelle à des sourds alors qu'ils n'avaient souvent dans les oreilles que les mauvaises nouvelles de la télé. Mais nous sommes trop discrets sur les merveilles dont nous sommes les témoins.

NOTRE PROPRE AVENTURE SPIRITUELLE

On ne sort pas indemne d'écouter la vulnérabilité de l'autre. Nous sommes bousculés par ce que nous recevons dans nos visites. Nous ne pouvons mesurer ce que l'autre vit, mais nous sentons bien que nous sommes remués au plus intime de notre foi... Nous faisons l'expérience, dans l'accompagnement des personnes fragilisées, que l'écoute de l'autre favorise l'engendrement réciproque. Nous ne sortons pas indemnes de ces confrontations à l'altérité de l'autre dans ses blessures. Nous y gagnons en humilité, ce qui, pour des croyants, est le signe d'une plus grande transparence à l'action d'un Esprit qui souffle où il veut. La compassion n'est pas condescendance (le mauvais sens du mot pitié), elle exprime la passion de Dieu pour l'homme, sa créature. La compassion nous décentre, comme elle décentre l'Église de la trop grande préoccupation d'elle-même. Nous percevons parfois que l'Esprit tressaille en nous... nous sommes en chemin de visitation avec un désir de rendre grâce.

Le pape François nous rappelle (Exhortation postsynodale "la joie de l'Évangile") que la nouvelle évangélisation ne consiste pas d'abord à faire retrouver le sens de Dieu aux autres, mais d'abord de redécouvrir la joie de l'Évangile. « *La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus* ». C'est la première phrase de l'exhortation. Est-ce que la joie de l'Évangile transpire dans mon existence ? D'ailleurs de quand date ma dernière rencontre avec Jésus ? Dans la vie, on devrait fêter nos naissances (nos renaissances...cf. Jn 3) et pas seulement nos anniversaires. Si en moi, « l'homme extérieur va vers sa ruine », comme dit saint Paul, est-ce que « l'homme intérieur » renaît ? La joie de l'Évangile, ce n'est pas ma joie, c'est celle du Christ (cf Jn 16, 16-22). *Ceux qui se laissent sauver par Jésus, sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement* dit la deuxième phrase de l'Exhortation. Elle est à bien comprendre. Le péché en effet ce n'est pas manger du chocolat pendant le carême ; C'est ne plus avoir de relation avec Dieu (cf n° 82 de l'Exhortation pastorale sur l'acédie, c'est-à-dire sur ce « péché » qui donne de faire ce qui est à faire, mais sans être habités intérieurement). Faire les choses, mais ne plus « avoir de jus » pour les faire est terrible. Or ce jus ne vient que si on se laisse rencontrer par Dieu. C'est cela la joie de l'Évangile. Nous avons tous à nous redire : Est-ce que je sais que je suis habité par Dieu ? « *A l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec une personne qui donne à la vie de nouveaux horizons et son orientation décisive. C'est à partir de cette rencontre que change l'existence que nous pouvons vivre en communion avec lui et entre nous et offrir aux frères une espérance crédible* » (Benoît XVI Deus Caritas). Nous sommes témoins de ce regard de Dieu sur sa création...

Pour nourrir cette confiance, une seule méthode : s'arrêter pour écouter sa vie. Il est nécessaire de « faire des arrêts sur image », sur une rencontre, sur une visite. C'est le temps d'arrêt qui donne du poids à ce que nous vivons. Pour rendre compte aux autres, il faut se rendre compte soi-même. En faisant le récit de la rencontre entre moi et Mme X, je vais faire l'expérience qu'en moi « l'enfant a tressailli », comme dans toute «visitation». La joie de l'Evangile qui était en moi a rencontré quelque chose d'essentiel chez Mme X... et à la prochaine réunion d'équipe, je dirai « je voudrais vous partager ce que j'ai découvert dans ma rencontre avec Mme X... ». et ce sont aussi les autres qui vont être émerveillés. Tel est l'enjeu d'une vie d'équipe : fonder une expérience d'Eglise. Ensemble, on redira comme Jacob au gué du Yaboq « *Dieu était là et je ne le savais pas* ». Il était là puisqu'il a tressailli en moi.

Votre mission diocésaine, en lien avec l'équipe diocésaine de pastorale santé est de permettre à des équipes locales, riches de bonnes volontés de se donner les moyens de grandir dans la foi en relisant leurs expériences de visite, d'écoute, de rencontre. Il n'y a pas de simples visites, ou des petites visites d'amitié... Il se joue une expérience spirituelle qu'il faudrait partager avec le plus grand nombre de chrétiens. Maurice Zundel disait que consoler "c'était agir pour que l'autre prenne le pouvoir sur le pouvoir de la souffrance". Vous vivez un beau ministère de consolation.

Lors de son intervention du 13 février, Jean-Marie Onfray a pris quelques libertés avec son texte.